FOUSSENI TOGOLA

Fatoma, le Broussard

Tome 1 — roman

EXTRAIT GRATUIT — CHAPITRE 1

Amazon KDP, 2026
foussenitogola.online

PREMIÈRE PARTIE · SOUS LA PLUIE DE TOUMOUNI

L'inversion des valeurs

C'était un matin d'août, lourd et humide, de ceux où le ciel semble peser sur les toits. Deux jours qu'il pleuvait sans répit, et que le tonnerre roulait au-dessus des falaises de Toumouni comme un tambour funèbre. Ce 1991-là, le village — peuplé d'une cinquantaine de personnes, caractérisé par des constructions en banco au crépi de ciment, posées en équilibre précaire sur un soubassement de roche — s'est réveillé sous un cri. Un cri neuf, clair, presque insolent dans ce décor trempé : celui d'un enfant qui venait de naître.

À Toumouni, quand la pluie s'invite ainsi, chacun sait que la nuit se passera ailleurs que dans sa chambre. L'eau monte vite. Elle s'infiltre par les ruelles, s'accumule dans les bas-fonds, s'attaque aux murs les plus fragiles. Ce matin-là, des maisons entières s'étaient effondrées, celles des plus pauvres surtout, bâties à la seule force des bras et au banco friable. Sur les flots marron dérivaient des poules, des moutons, des chèvres — engloutis par la crue et entraînés vers la rivière sacrée.

Cette rivière, jadis, était l'âme du village. On y venait, au premier hivernage, sacrifier aux ancêtres pour s'assurer leur bienveillance et des récoltes généreuses. Mais depuis l'islamisation et la modernisation accrue avec des outils technologiques de plus en plus sophistiqués, on l'avait délaissée, convertie en décharge. Le malheur, lui, n'avait pas déserté : terres ingrates, récoltes maigres, tensions larvées, maladies qui rôdent et fauchent. À Toumouni, les saisons s'enchaînaient désormais comme une litanie de deuils et de funérailles.

À Toumouni, autrefois, on ne jurait que par les remèdes des anciens. Une poignée de feuilles pilées, une décoction au feu de bois, et l'on tenait la maladie en respect. Mais l'ombre de la modernité a balayé ces savoirs. Aujourd'hui, pour trouver ces plantes-là, il faut parcourir des centaines de kilomètres, s'enfoncer dans des forêts qui reculent, rongées par l'urbanisation, la commercialisation sauvage de bois, les feux de charbon. Disons, le capitalisme sauvage à tuer l'âme de Toumani. Alors, faute de mieux, on se tourne vers le dispensaire. Et dans ce Zanzane frappé de plein fouet par la crise, s'y soigner coûte plus cher que de mourir.

Ce n'est pas que l'argent manque seulement, c'est que la solidarité, elle aussi, s'est tarie. Les plus aisés détournent les yeux. La pitié — ce réflexe instinctif qui, jadis, faisait partie de l'ADN du village — s'est effacée des cœurs. On préfère cotiser pour les funérailles d'un voisin plutôt que pour ses médicaments. Le mal gagne les esprits comme une épidémie sourde : l'individualisme, insidieux, contagieux.

La crise frappe surtout les hommes. Les veuves se multiplient dans les quartiers et les hameaux. Dans ce pays, vitrine officielle de la démocratie, le chef de l'État en est à son quatrième quinquennat. L'opposition ? Muselée. La presse ? Fermée, étranglée financièrement ou bâillonnée par décret. L'exil, désormais, n'est pas une aventure : c'est un réflexe de survie politique, parfois même économique.

Dans ce Zanzane désenchanté, les mots « *dignité* » et « *honneur* » sonnent creux. Les veuves se laissent courtiser en plein deuil. Le mariage n'est plus qu'un alibi social. On se proclame musulman, mais la débauche fait office de règle non écrite. Les maris s'invitent chez les femmes de leurs amis ; les enfants, souvent, ne sont plus ceux que l'on croit. La plus belle république du Zanzane s'abîme

dans une hypocrisie tranquille, où chacun feint de ne pas voir que le lien social, comme la forêt sacrée d'autrefois, se délite jour après jour.

La tension, à force de monter, finit par éclater. Dans les rues de Zanzane, ce fut la colère à ciel ouvert. Les citoyens se révolte pour renverser ce président, Allakama, démocratiquement élu sur le papier mais qui, depuis des lustres, gouvernait d'une main de fer. La réponse du régime fut à l'image de son règne : implacable. Les forces de l'ordre tirèrent sans sommation, laissant derrière elles des corps et un silence épais. Officiellement, on promit « *toute la lumière* » sur cette tragédie. En réalité, rien. Une fumée sans feu, des mots pour enterrer les morts une seconde fois.

Puis, presque sans transition, une autre menace s'abattit. Du sud, des hommes en armes surgirent, prêchant le califat et menaçant de réduire le pays en cendres s'ils n'étaient pas entendus. À Zanzane, on se demandait s'il s'agissait là d'un châtiment divin, sanctionnant l'égoïsme et la débauche, ou simplement du fruit amer de décennies de mauvaise gouvernance.

Car il fut un temps où Zanzane avait tout d'un miracle africain. On y venait de loin pour apprendre comment conjuguer démocratie et prospérité, comment bâtir un État où l'éducation, l'économie et la politique semblaient parler le même langage. On croyait la marche en avant irréversible. Mais c'était oublier que rien n'est acquis. Quand la gestion se corrompt et que les mœurs se délient, la pente naturelle n'est pas la stabilité — c'est la chute.

Toumouni, à deux cents kilomètres au nord-est de Bougouba, la capitale du Zanzane, n'échappait pas à la débâcle. Le bétail mourait par dizaines, les étals du marché restaient vides, et l'argent, quand il circulait encore, avait un parfum amer. L'honneur des femmes,

disait-on, ne résistait plus à la faim. Beaucoup se donnaient au plus offrant, non par plaisir, mais pour acheter un bol de mil, nourrir leurs enfants... et parfois leur mari.

La suite vous attend...

De la brousse aux cercles intellectuels,

la quête d'un équilibre du monde.

DÉCOUVRIR LE LIVRE COMPLET

foussenitogola.online/product/fatoma-le-broussard